

Un jardin comme un monde

Xavier Le Monnier

Marie nous reçoit chez elle, sur la côte nord-ouest de l'Île-de-Lamèque. Elle y habite une jolie maison, sur un grand terrain où l'herbe n'est pas tondue. Il y a des traces d'activité ça et là; une serre, un potager, une cabane pour enfants. Un long chemin au fond du jardin mène à une plage. Marie a la mi-quarantaine, elle vit sur son île natale, dans la ville de laquelle son père a été maire, avec son conjoint et leurs deux filles. Marie écrit et fait de la mise en scène pour le théâtre. Son conjoint est écrivain.

Extraits de l'entrevue

Une fille de Lamèque

Xavier : Ta vie ressemble à quoi, au quotidien ?

Marie : C'est avant tout la vie familiale qui prend sa place. Je suis très casanière, je suis très maison. J'ai pas besoin d'aller à un café pour travailler. Mon travail c'est l'écriture, quand j'ai le temps (rires nerveux), et la mise en scène aussi, les projets qu'on a sur la table d'une année à l'autre, ça peut être une année très légère, moi je fais pas beaucoup de mise en scène. Mon quotidien comme tel c'est beaucoup autour de la maison, ça dépend des saisons. Comme là, je me sens tiraillée entre le jardin, l'écriture, des délais que je dois respecter aussi, puis la logistique familiale. On essaie de faire en sorte que tout se peut en même temps.

X : Toi, tu viens de Lamèque ?

M : Moi je suis née à Lamèque. J'ai été partie 14 ans, puis je suis revenue en 2011. J'ai vécu 12 ans à Montréal, 2 ans à Moncton.

X : Pour ?

M : C'était pour les études à Moncton, les études en théâtre, puis ensuite j'ai poursuivi mes études à Montréal, puis je suis revenue ici en 2011 parce que je voulais me rapprocher de mes parents d'une part, puis parce que je suis la seule de leurs enfants qui est venue vivre ici et que je m'imaginais pas élever une famille à Montréal. Je sentais aussi que c'était saturé à Montréal et qu'ici y'avait beaucoup à faire, ça m'inspirait. Ici je sentais, en fait, je voyais tout le potentiel, j'étais beaucoup plus inspirée. Plus je revenais, plus ça me tirait vers ici. À un moment donné, pendant 4 ans, j'y ai pensé à chaque jour, puis je me suis dit bon... Puis y'a aussi toutes sortes de choses, de considérations psychiques que tu réalises après, que t'en prenais pas tant conscience avant. Quand j'étais à Montréal, à chaque fois que je revenais ici, c'est l'horizon, c'est l'air salin, c'est l'élément mer qui est tellement puissant aussi, puis y'a une empreinte de ça qui reste et avec laquelle on dialogue. Je suis beaucoup plus attirée vers ce mouvement-là. Comme je disais, c'était saturé à Montréal, je voulais faire du bénévolat, y'avait même pas façon. Même le milieu théâtral, je sentais qu'il n'y avait pas d'ouverture pour une curiosité...

L'épreuve qui nous révèle à nous-mêmes

X : Comment ce changement-là, de revenir à Lamèque, a influencé ton écriture?

M : Pour des considérations écologiques, j'avais envie de voir quel théâtre faire, à qui il s'adresse, de quoi j'aurais envie qu'on parle, à quoi j'aurais envie qu'on réfléchisse ensemble, quelle sorte d'invitation, d'expérience théâtrale faire vivre à des gens pour les sensibiliser, pour les choquer, les faire bouger sur des questions. C'est une réflexion qui était déjà là quand je pensais revenir. Y'a une pièce qui s'appelle « Wolfe » que j'ai écrite sur un type ici qui était comme un héros vivant qui s'appelle Jackie Vautour.

X : C'est quoi l'histoire?

M : C'est un peu comme à l'époque du parc Forillon. Y'a une expropriation comme ça qui a eu lieu dans la région de Kouchibouguac, où y'avait comme une dizaine de villages qui ont été expropriés. C'était en majorité des villages francophones assez pauvres; pauvres financièrement, mais riche de toute une diversité de pratiques liées au territoire : chasse, pêche, récolte, etc. et toute une cohésion sociale qui était en place parce que les familles, parce que la débrouille quand tout le monde est dans la misère et on est allé briser ça. Jackie Vautour était parmi les familles qui avaient refusé et jusqu'à tout récemment il vivait encore sur le site du parc Kouchibouguac avec sa roulotte, sa maison avait été bulldozée par les forces policières. Je me suis intéressée, d'ailleurs juste le nom : Jackie Vautour, y'a déjà une aura, déjà une charge... ce nom-là m'interpellait beaucoup. (Marie s'interrompt pour demander à ses filles d'aller jouer plus loin) Je l'ai appelée « Wolfe » [la pièce de théâtre], les québécois ça leur dit quelque chose d'autre Wolfe, mais ici en Acadie, c'était le nom de famille du policier qui a bulldozé

la maison de Jackie Vautour. C'était des policiers anglophones, dans ces temps-là y'avait beaucoup de racisme envers les Acadiens, peut-être encore aujourd'hui, ça s'exprime de d'autres façons, mais dans ce temps-là, c'était plus affirmé, disons.

X : Ce personnage-là, Jackie Vautour, est-ce qu'il a une aura un peu mythique?

M : Ce qui me fascinait c'est que c'était un résistant acadien. Je l'ai jamais rencontré et, en quelque part, c'est peut-être mieux parce qu'en fait je m'adressais plus au mythe qu'il avait créé. C'était comme un mythe vivant et beaucoup de gens ont projeté sur lui une espèce de résistance comme il s'en fait plus. On n'est pas un peuple de résistants; la culture de la résistance a beaucoup été sapée, c'est rare, tu vois pas ça souvent. Pour moi, Jackie Vautour c'était plus comment l'épreuve nous révèle, c'est ça qui m'intéressait en fait. Il est devenu Jackie Vautour avec cette épreuve-là, on n'en aurait pas entendu parler de Jackie Vautour si ça n'avait pas eu lieu. Il s'est, lui, découvert dans cette résistance-là, dans cette lutte-là. C'est toujours quelque chose que j'ai observé, que les épreuves, que ce soit la maladie, un verglas ici, une épidémie, c'est très révélateur.

X : Le verglas [de 2017], qui a touché toute l'île de Lamèque, est arrivé rapidement? Comment ça s'est passé pour la communauté?

M : Ça été je trouve assez magnifique, y'a eu ici une débrouille magnifique qui s'est tout de suite mise en place. On a un DG formidable ici à Lamèque, qui était tout de suite en mode solution. À ce moment-là, la ville de Lamèque n'incluait pas de façon politique tous les DSL [Districts de services locaux], tous les villages n'étaient pas dans la même municipalité, mais son approche a tout de suite été d'inclure tout le monde, parce que, de

toute façon, tout le monde a de la parenté, on veut tous s'assurer que tout le monde va bien. Nous autres, on a été chanceux, on avait une génératrice et un poêle à bois, donc ça va, on avait de l'eau, du chauffage, on pouvait rester chez nous, mais pour beaucoup ç'a été compliqué juste avoir de l'eau potable, on fournissait de l'eau aux voisins. À la fin, j'allais aussi... ils avaient désigné le sous-sol de l'église comme lieu de rassemblement pour que les gens puissent se réchauffer, puis y'avait une cuisine là, avec des génératrices, pour s'assurer que tout le monde allait bien. Moi, un moment donné, je suis venue, mes parents habitaient pas loin, j'étais gardienne de nuit, comme j'étais jeune, et il y avait les personnes âgées qui étaient là pendant la journée, à accueillir les gens. La nuit, je leur disais : « Allez vous coucher ! ».

X : Encore là, c'est l'épreuve qui révèle, et, manifestement, il y avait de la résilience...

M : Oui, puis qui est seul, qui est invisibilisé dans la municipalité, qui vit dans une grande précarité. On pouvait pas imaginer ça. En fait, ça nous a permis d'identifier des gens, y'a eu des suivis qui ont été renforcés après auprès de ces personnes-là.

X : Comment vois-tu ton rôle d'écrivaine par rapport à ça, de parler de ces moments-là ?

M : Ah ! c'est drôle, ça vient plus de quelqu'un d'autre qui me l'a dit, donc je vais redire ce qu'elle a dit, ma voisine. Des fois, je lui disais que je trouvais ça particulier parce que j'allais à l'épicerie et les gens me croisaient et disaient : « Hé, c'est bien ce que tu fais ! » Je dis : « Ah oui, vous l'avez lu ? ». « Non, non, j'ai pas lu, mais j'ai vu ça passer dans les journaux, je trouve ça bien ». Les gens étaient fiers quand y'avait une reconnaissance, que ce soit quelqu'un de chez eux. Je parlais de

ça avec ma voisine et je me désolais du fait qu'en fait, ils lisaient pas nécessairement ce que je faisais plus, ça les incitait pas nécessairement à lire du théâtre, y'avait pas cette culture-là, puis elle me disait : « Ah non ! Mais c'est pas grave, eux, ce qui leur fait plaisir, c'est le rayonnement positif que ça leur donne. Mais c'est juste de sentir qu'il y a une oreille, y'a quelqu'un là, qui écoute, qui en fait quelque chose. Mais y'ont une oreille, ils sont fiers de ça ».

Créer une communauté

X : Comment t'as trouvé l'exercice [de la consultation publique pour le plan stratégique de l'Île-de-Lamèque] ?

M : C'est génial qu'on a pu enfin être entendu sur des questions qui nous concernent finalement. Je trouve qu'il devrait y en avoir plus. Je me suis adonné à y aller parce qu'on présente un projet de coopérative de garderie pour offrir ce service-là à la région.

X : On nous dit qu'il n'y a pas de garderies. Qui s'occupe de garder les enfants ?

M : Souvent, c'est la famille. Si t'as pas la famille, bonne chance !

X : Puis si tu peux pas faire garder par les grands-parents...

M : Tu travailles pas. C'est aussi simple que ça. Y'en a dans ces cas-là qui peuvent pas retourner au travail. Puis même des infirmières, y'ont pas de famille dans la région. Ça s'invente pas, tu confies pas ton enfant à n'importe qui.

X : Qu'est-ce qui expliquerait qu'il n'y a pas de garderie ?

M : La COVID a fait du ménage. Les petites garderies familiales qui existaient, des dames qui étaient près de la retraite, se sont dit c'est tellement compliqué. C'étaient des conditions... fallait que tu fasses le ménage de toute sorte d'affaires, on pouvait pas nous rentrer dans la garderie, fallait qu'on la laisse sur le pas de la porte, c'était tellement un délire. Y'en a plein qui se sont dit, sais-tu je pense que c'est le temps de fermer, puis basta ! On en a perdu plusieurs comme ça qui ont pas réouvert après coup. Le besoin est toujours là, et même plus que jamais, on a fait un petit sondage puis y'avait à peu près soixante-dix personnes qui ont répondu qu'ils avaient un besoin immédiat en termes de garderie.

Moi tu me demandais à quoi ressemblait mon quotidien, disons que je fais beaucoup d'anxiété rattaché à l'écologie, je me documente beaucoup puis je m'inquiète beaucoup (*Rires nerveux*), avec raison je pense. Je m'inquiète pour mes filles aussi (*Presque en chuchotant*). En fait, la façon de canaliser mes énergies, mon temps, mes intentions, ma recherche, parce qu'il y a une recherche aussi dans tout ça, c'est que je m'étais dit : bon d'abord y'a la maisonnée, y'a l'autonomie, les savoir-faire que j'aimerais réapprendre. Je me suis mis à apprendre du tissage, à faire des paniers. Le jardinage ça fait 10 ans que j'essaie de comprendre quelque chose (*Rire*). C'est infini, mais au moins, le jardin est généreux à chaque fois, malgré le fait que je me rends jamais au bout de ce que je voulais me rendre. J'essaie de me réconcilier avec mes différentes activités, la famille... qu'est-ce que je veux donner à mes filles comme présence, comme attitude, juste de résister à tout ce qui est gadget électronique, j'en ai pas moi-même de téléphone, j'ai pas de tablette, j'ai mon ordinateur pour le travail, mais j'essaie d'éviter que mes enfants soient tout le

temps là-dessus. Qu'ils développent leurs facultés sociales, intellectuelles, physiques ailleurs que là. Donc j'essaie d'apprendre ces savoir-faire-là pour les transmettre, c'est une chose. Pour moi, ça s'est clarifié quand il y a eu le projet de la garderie parce que je me suis dit : "Bon, c'est ben beau que nous, si on va aller vers plus d'autonomie alimentaire, au moins apprendre les savoir-faire qu'il faut en cas de panne majeure pour se débrouiller, avoir les outils, avoir les graines et savoir so much comment se débrouiller avec ça, mais ça suffit pas ça, cette espèce d'autonomie-là non plus, parce que tu vis proche des autres. Si les autres ont des besoins autour, que tu sois tout seul pour te débrouiller, ça te servira pas à grand-chose. Sur le coup, ça va te servir, mais, en bout de ligne, tu vas être bousculé par ce qui se passe autour. Tu pourras pas jamais faire fi de ça.

Donc je me suis posé la question sur comment faire pour créer une communauté, j'allais dire autour de mes filles parce que mon focus est beaucoup là. Une communauté où on apprend la paix, où on apprend le partage, la solidarité. Et c'est là que je me suis intéressée au projet de garderie parce que c'est entre 0-5 ans que ça se joue. Avec notre projet de coopérative, en plus c'est sur la formule coop qui va dans la même tradition que l'Île-de-Lamèque ici. Historiquement, on a beaucoup fait les choses sous cette forme-là. Puis il faut continuer tout le temps à se le redonner parce que c'est un apprentissage continu. Nos arrière-grands-parents l'ont appris, mais nous on l'a pas appris ça à l'école, ils ne nous l'apprennent pas à l'école ça. Pourtant, c'est une des forces ici, au niveau de l'identité locale ; moi, je trouve que ça devrait être enseigné à l'école. L'idée c'était de faire en sorte que ce soit le plus accessible possible aux gens justement qui peuvent en avoir le plus besoin, qui sont moins stimulés, pour faire

en sorte qu'il n'y a pas tant de disparités sociales quand ils arrivent à l'école.

Donc, y'a ce qui se passe autour de la maison, y'a la garderie et y'a tout le travail théâtral. Pour moi c'est comme des cercles concentriques. Le travail théâtral me permet de continuer la recherche, la réflexion, d'avoir une vision plus large sur les enjeux, de dialoguer aussi avec différents groupes de ma communauté, de différents sujets avec des formes esthétiques, en sortant le théâtre du théâtre en essayant de le rendre le plus low-tech possible. *Un chat rentre dans la pièce, miaule.*

X : Qu'est-ce que ça va prendre pour guérir cette anxiété-là ?

M : Je pense que le vertige vient aussi du fait que c'est une question d'échelle. On n'a pas de prise sur ce qui se passe à l'autre bout de la planète. Mais je pense que le fait d'être plus lié aux éléments, de cultiver ce merveilleux-là, nécessairement, ça aide énormément en tout cas. *(Marie se lève et ferme la porte moustiquaire)* Tu veux pas plonger dans ce vertige-là parce que y'a toutes sortes de peurs qui émergent, puis faire face à tes peurs aussi qui sont souvent questions de sécurité... C'est pour ça que je trouve qu'il faut cultiver des communautés solidaires parce qu'en fait la vraie assurance-vie, elle est là. On le voit quand c'est un verglas qui vous tombe dessus, les assurances sont pas ajustées à la vitesse ni à l'ampleur des enjeux. Puis, ils sont pas là, à côté de toi, pour entendre. Je pense que ce lien-là aux éléments, à la nature, à la communauté, le fait qu'on va se rappeler qu'y a une joie dans les grandes corvées, parce qu'avant c'était ça. Mon père m'expliquait que, quand y'avait la maison de quelqu'un qui passait au feu, t'avais tout le village qui venait lui construire sa maison après. C'était ça l'assurance-vie avant. Puis tous des savoir-faire que tu te donnes,

t'angoisses moins. Y'a un bonheur là-dedans, dans cet effort-là, y'a une dignité qui est beaucoup plus nourrissante que ce que tu trouves sur les écrans et ce que l'argent peut acheter.

La plus jeune fille de Marie vient nous offrir des fraises sauvages qu'elle a trouvées sur le terrain.

Le théâtre au ras de la terre

X : Dirais-tu que dans la région, il y'a un plus grand potentiel pour imaginer un monde différent ?

M : *(Refermant une porte)* En tout cas, au niveau de l'imagination, je pense qu'y a encore beaucoup de travail à faire. Je pense que notre force, par exemple, ça reste au fait qu'on est près des éléments. Puis, un moment donné, on a juste pas le choix de les écouter, les éléments. Si l'hiver y'a tempête, c'est blizzard, puis personne bouge *(la plus jeune fille de Marie traverse bruyamment la cuisine en chantant et sort en claquant la porte)*. T'as beau avoir les plans que t'as, cette journée-là, tu mets tout ça en pause, puis tu te dis : « Ben non, j'irai nulle part aujourd'hui. » Avec tous les inconvénients que ça peut occasionner... mais y'a du bon là-dedans. Moi, j'aime bien qu'on ait cette autorité-là des éléments, qu'on se rappelle en fait qu'on est petits, qu'on est imbriqués et dépendants de ça. Je pense que la force est aussi d'avoir des gens qui sont près du territoire. Parce qu'en ville, t'es complètement déconnecté, tu vois plus... ben ici aussi, je veux dire on va à l'épicerie aussi... mais la mémoire de travailler la terre est pas si lointaine. Les terres sont encore là, sont en friche, mais on pourrait se les réapproprier. Entre les tourbières, pour aller à Shippagan, y'a deux grands champs. Ça, c'étaient des patates avant. Moi, je me souviens quand c'était cultivé. Les terres sont là. Ils ont déboisé tout le centre de l'île

pour faire des bleuetières, mais ils pourraient en garder une partie de ça pour cultiver autre chose que des bleuets. C'est pas si loin. Moi, j'ai vu ma grand-mère et mes parents travailler un petit peu la terre, mais j'ai quand même beaucoup de savoir qu'il a fallu que je me donne, parce que ça avait pas été passé à notre génération. C'était pas comme du temps de mon père une nécessité. Un coup que la nécessité va être là, au moins on aura les moyens, les terres sont là, en autant qu'on les abime pas trop. Moi j'essaie de travailler au niveau de l'imaginaire avec le théâtre, à ma mesure, je veux dire, c'est pas tout le monde qui va au théâtre, c'est pas évident... Les artistes, ils se battent contre Netflix aussi!

En fait, le théâtre a commencé low-tech et il va finir low-tech. C'est pas comme le cinéma qui dépend tellement de la production, puis de la diffusion, puis de la pub pour exister. Ça prend tellement de gens. Le théâtre, ça prend un acteur, puis un public. C'est tout ce que ça prend. Moi je doute pas qu'un moment donné va y'avoir une soif pour des rassemblements comme ça. Une espèce de fatigue des écrans, puis de whoa! J'ai envie de toucher du vrai monde! Sentir vibrer le vrai monde, entendre quelqu'un jouer de la musique ou raconter une histoire, puis qu'on partage quelque chose de commun. Je souhaite qu'on se rassemble autour de communs, de luttes communes. Peut-être que ça serait là où on pourrait se rencontrer.

Comme Marie l'a dit durant l'entretien, elle est « dans un temps long ». Ne pas travailler à temps plein lui permet de vivre au rythme de la terre et des saisons, d'être attentive aux éléments, d'être présente pour ses filles. En organisant sa vie en cercles concentriques : famille, communauté, théâtre, Marie nous montre une voie à suivre pour réhabiter la terre. Quand elle travaille au

vaste chantier de l'imaginaire, elle veut dialoguer, toucher, provoquer, en convoquant des figures de résistant ou en abordant des sujets urgents et difficiles, comme l'éco-anxiété. La sienne, elle la canalise en cultivant son jardin, et en transmettant ces savoirs à la future génération : celle de ses filles – peut-être celle d'après la prochaine crise. « Ça vient pas assez vite », dit-elle en parlant de la communauté à construire autour de luttes communes. Mais peut-être que Pierre Falardeau avait raison en disant que la terre est patiente. En remaillant les savoir-faire, la communauté et ses histoires, le potentiel biorégional pourrait-il se révéler à lui-même?

